

Abstrait : La contribution ouvre une seule page des missions catholiques à Salonique (Thessalonique) ottomane. À la base des sources primaires l'auteur présente la formation des sujets du sultan et des occidentaux dans une société multiethnique et méditerranéenne. Il s'agit des années qui précèdent les guerres balkaniques. L'élément étranger, celui de la France, – porteur de la modernité européenne – s'insère dans une société multiethnique pour améliorer la communication entre les différents acteurs. Les connaissances acquises dans les écoles des missionnaires catholiques de France, nonobstant la profession religieuse, forment un canevas utile pour une future formation universitaire et promettent une bonne carrière dans une société plurielle. Ce processus va de pair avec la provocation de l'identité nationale qui surgit sous le manteau de l'ambitieuse France républicaine.

Mots-clés: Missions dans les Balkans; France; Éducation; Thessalonique; le National

Salonique – cela paraît étrange ou étranger ? Le nom actuel de cette ville est Thessalonique, souvent fréquentée par des touristes venant de tous les coins du monde. Par nombre d'habitants et d'importance économique et culturelle, la ville occupe une place centrale dans la région Nord de la Grèce. La vieille génération bulgare, issue de ce coin méditerranéen, garde plus ou moins le souvenir de cette ville qui, à l'époque ottomane, était multiethnique. Au moment de la prise de Salonique par les Grecs en automne 1912, la moitié de la population était juive, à côté des chrétiens et des musulmans. Selon la statistique de A. Ichirkov datant de 1911 les habitants de la ville étaient 10500 dont Juifs – 50%, Turcs – 19,5%, Grecs – 17,2%, Bulgares – 8,2 %, Autres – 5,1%. (Иширков 1934: 12)

L'hellénisation ne se fait pas d'un seul coup. La masse d'émigrants grecs venant d'Asie Mineure à partir des années 1920 change progressivement l'aspect de cette communauté humaine. Dans mon texte il sera question de Salonique ottomane et plus spécialement de la période qui précède la Grande guerre. Les sources primaires, auxquelles je me réfère sont consultées aux Archives de la Mission à Salonique et à Paris.

Depuis toujours ce carrefour méditerranéen attire les regards des souverains balkaniques et autres, des négociants et des missionnaires qui

¹ Recherche réalisée avec le soutien financier du Fonds national de la recherche (№ 10/13 - 17.12.2016), ministère bulgare de l'éducation et des sciences.

cherchaient à évangéliser la population dans les premiers siècles après J.C. Je mentionne sciemment ce dernier processus, puisque les activités de Saint Paul, Apôtre de Jésus Christ, laissent une empreinte durable dans la mémoire des chrétiens tout au long des siècles, voire à l'époque ottomane. En suivant les pas de l'Apôtre et son objectif de transformer Salonique en ville modèle pour tous les croyants en Macédoine et Ahaya, les jésuites y installent leur Mission en 1693. Il est notoire que la Congrégation de la Mission, fondée par Saint Vincent de Paul prend le relais des jésuites et conformément aux capitulations franco-ottomanes s'y installent en 1783. Les frères et les prêtres de cette Congrégation sont plus ou moins connus sous le nom de lazaristes. (J.-B. Piolet 1900-1903: 116) Ils sont convaincus que le seul moyen de faire revivre la foi consiste dans les conversations et l'éducation de la jeunesse. A cet effet, la première école de garçons est ouverte en 1834 dans le Quartier Franc où habitaient les résidents étrangers et situées les différents lieux de culte, les boutiques des commerçants, les banques. Le jeune missionnaire Descamps enseigne trois heures du matin et encore trois heures du soir, outre les autres fonctions du saint ministère. Il paraît que ces classes n'ont pas eu de grand succès faute de manque de pratique pédagogique de leur enseignant. Cette initiative dans ce coin oriental de l'Europe s'améliore par l'activité du Frère François arrivé à Salonique, toujours en 1834. L'éducation religieuse et francophone commençait à dépasser le milieu restreint des catholiques du Quartier Franc. Monseigneur Leleu, supérieur des catholiques dans la capitale ottomane, résume le changement ainsi:

Tout le monde accourt à son école, catholiques, grecs, juifs. Le local ne permet pas de recevoir tous les enfants qui se présentent, on sera obligé de l'agrandir. Ce bon Frère jouit déjà de la confiance générale. Par là il peut faire autant de bien qu'un missionnaire, parce que c'est surtout par l'éducation de la jeunesse que l'on peut espérer de faire fleurir la religion dans le Levant. (Droulez 1943: 3)

Les activités des Filles de la Charité, «associées» aux lazaristes, s'étendent dans une dizaine de villages en Macédoine. En 1855 les Sœurs s'installent à Salonique où les deux communautés entretiennent un dispensaire, puis transformé en hôpital, une école externe gratuite pour garçons et une autre pour filles et deux orphelinats dans les environs de la ville. La Mission accorde une importance à l'œuvre philanthropique et prête le secours aux malades et aux pauvres de toutes les nationalités: Grecs, Juifs, Turcs, Bulgares, Albanais, Valaques, etc. Mais la principale activité des lazaristes consiste dans la propagation du catholicisme. Dans le cadre salonicien le grand adversaire idéologique n'est pas l'islam, mais l'orthodoxie soutenue par les Grecs et les agents payés de la Russie. Autour des années 1840 et surtout après la guerre de Crimée le mouvement des missionnaires catholiques dans les Balkans semble en plein essor. Le détachement des Bulgares du Patriarcat grec de Constantinople (1870) s'avère une chance pour ces missions qui profitaient du mouvement unioniste, initié pendant les années 1860 dans la capitale ottomane. (Anastassiadou 1997: 68-69)

L'ainsi dits «Bulgares-unis» cherchaient la protection spirituelle du pape. La propagande de l'Exarchat bulgare et du Patriarcat grec dans leurs milieux macédoniens allait de pair avec l'agitation des missionnaires qui contrôlaient des villages entiers peuplés de Bulgares. (Маркова 1989: 391-396) Ainsi, pendant les années 1860 l'enseignement à l'école gréco-bulgare auprès de la paroisse catholique de Salonique se faisait en français. Les langues maternelles des élèves (grec, bulgare) n'étaient pas ignorées. Mais le nombre de Bulgares qui s'orientaient vers l'Église romaine augmentaient surtout pendant les années 1880, lorsque la Macédoine et la Thrace orientale sont restées dans le cadre de l'Empire ottoman. Dans la pratique religieuse des Bulgares-unis la messe se faisait en bulgare parlé, donc une langue compréhensible pour la population, tandis que les livres liturgiques gardaient la langue slave de l'Église orthodoxe. Quoique le mouvement unioniste ait eu des hauts et des bas, le cas bulgare s'avère trop particulier dans l'orientation et les besoins spirituels des Bulgares de Macédoine. (Елдџров 2000)

Séminaire catholique bulgare (1884-1914)

En 1864 est créé le Séminaire catholique bulgare à Zeytenlik, près de Salonique. Dans ce quartier il y avait des oliviers: *zeytin* = olivier en turc (arabe) qui déterminent le nom de cette localité. Les bâtiments du Séminaire d'autrefois sont actuellement transformés en centre culturel municipal.

Déjà en 1859 le nouveau vicaire apostolique M. Auguste Bonetti arrive à Salonique. Ce missionnaire zélé entretenait de bonnes relations avec les autorités ottomanes et les consuls étrangers en ville. En principe il surveille le mouvement bulgare vers Rome. Entre 1869 et 1887 il développe l'œuvre des Filles de la Charité, fait construire des chapelles dans les îles, crée des écoles, dont le plus grand établissement fut le Séminaire bulgare à Zeytenlik, consacré aux Saints Cyrille et Méthode. Quelques décennies plus tard un lazariste le qualifia comme «l'âme des missions fécondes». L'internat bulgare fondé par les lazaristes est comme un embryon de Séminaire, transféré à Zeytenlik dans une nouvelle maison et béni le 2 octobre 1864. (Les missions 1888: 591)

Une vingtaine d'années plus tard (1883) le pape Léon XIII (1878-1903) visite Salonique, puis donne 100 000 francs pour la construction du Séminaire et le plein pouvoir à la Congrégation de la Mission lazariste d'installer un établissement français près de Salonique. Le plan consiste à élargir la Mission du côté des Sœurs en leur offrant en échange de leur établissement une maison dans le centre-ville. Les trois immeubles à Zeytenlik serviront à l'installation du Séminaire bulgare et des œuvres paroissiales. Une salle spéciale leur sert de chapelle pour le rite bulgare. L'œuvre bulgare aura son administration indépendante des œuvres latines. Au point de vue de l'Œuvre: il s'agit d'élever des Bulgares à la Bulgare en pleine campagne, à une demi-heure de la ville.

Que tout soit bulgare: régime, éducation, usages, rite, cela suppose presque nécessairement local séparé, cuisine séparée, église, cérémonies, fêtes séparées, administration séparée. (Droulez 1943: 46)

Dans les classes préparatoires ou à l'école primaire, tenue par les Sœurs, les jeunes Bulgares apprennent à lire et à écrire en bulgare et en français avec des notions de calcul et d'instructions religieuses. Cet enseignement primaire est divisé en quatre sections comme dans les écoles de villages, puis au niveau secondaire on apprend des métiers comme celui du tailleur ou du menuisier. Au «petit séminaire» passaient ceux qui donnaient des marques de vocation à l'état ecclésiastique. Les cours de latin et les cours de logique leur donnaient la possibilité de comprendre les traités de théologie. Les élèves avaient le droit d'achever leurs études au collège lazariste de Saint Benoît à Constantinople ou au noviciat à Paris. Les autres rendus à leur famille feraient de bons maîtres d'écoles ou simplement de solides chrétiens.

Selon les mémoires d'un Bulgare issus de ce milieu les premiers élèves de l'automne 1885 étaient au nombre de 64, dont 11 apprenaient un métier. D'autre part, les documents lazaristes nous renvoient aux 45 séminaristes, dont une seule partie avaient passé les classes préparatoires, tandis que

...les autres viennent directement de leur village envoyés par Monseigneur Alloatti et les popes, petits paysans endimanchés sans autre trousseau qu'un mouchoir et une chemise ou deux qui se couchent sous le lit faute d'en connaître l'usage et qui ne savent pas se servir d'une fourchette; au reste sérieux et pleins de bonne volonté. (Droulez 1943: 52)

Au cours des années leur nombre baisse considérablement: en 1893 – 31 élèves et à la fin des guerres balkaniques – 6. Le corps professoral des années 1890 comprenait 10 enseignants francophones en plusieurs matières, notamment algèbre, langues bulgare, slave, français, turc; histoire et géographie, histoire bulgare (enseignée par un père chaldéen!), géométrie et dessin; trigonométrie, chimie, physique, musique instrumentale. Des leçons particulières sont également organisées: par exemple, le père Gorlin enseigne la philosophie à un élève bulgare qui veut entrer dans la Congrégation. Il faut remarquer que la langue grecque est absente du programme d'enseignement. C'est un phénomène qui explique l'orientation des Bulgares – détachés du Patriarcat grec et des exarchistes – d'inscrire leurs enfants dans les établissements scolaires des lazaristes. Il en est de même pour les autres écoles des congrégations de la France qui fonctionnaient pendant la période ottomane.

Dans les premières années de l'existence du Séminaire la cohabitation entre les «latins», c.à.d. les acteurs lazaristes d'un côté et de l'autre, les élèves bulgares, n'était pas parfaite. Selon la volonté du Siège papal il fallait élever les séminaristes bulgares séparément des «latins» qui avaient leur chapelle, tandis que les Bulgares faisaient la messe selon leur rite oriental dans une autre. Cette séparation, voire dans la cantine, faite au

nom de la non-latinisation des Bulgares, mais à l'édification d'une nouvelle Église, en réalité provoquait la curiosité des uns et des autres. Il paraît que le pape et la Propagande de Rome considéraient le mouvement unioniste comme éphémère. En fait, les contacts quotidiens ont abouti à la bulgarisation de trois missionnaires, dont l'un d'eux (Alloatti) se prononçait ouvertement: "Je me suis fait Bulgare et je le suis en vérité jusqu'au bout des ongles", il portait des vêtements du pays et faisait la messe en langue bulgare. (Droulez 1943: 56) Quant à la conduite et l'identité des séminaristes il faut préciser que l'élément national prédominait. En plus, le niveau de leur français n'était pas bon.

Dans les années 1900 le directeur faisait des efforts de résoudre la crise financière du Séminaire et de fonder un collège français d'après le système éducatif moderne en France et en Bulgarie. Son projet n'a pas eu l'approbation du Saint-Siège. Pourtant les activités rurales dans la ferme coopérative de Zeytenlik, les artisanats appris dans le domaine du Séminaire, les leçons de musique instrumentale à côté des sciences et le catéchisme s'avéraient un bon canevas pour les futures carrières des séminaristes surtout dans les structures administratives ottomanes. Une seule partie d'eux se consacraient à «guider le troupeau» dans les villages uniates de Macédoine. Après 1893 – date de la création de l'Organisation révolutionnaire de Macédoine – au sein du Séminaire s'assemblaient deux groupes idéologiques: d'une part, des séminaristes et des enseignants, adhérents de ce mouvement révolutionnaire et d'autre part, celui des missionnaires français détestant ouvertement ce «mauvais esprit, esprit diabolique»: Les pères «...remarquèrent que les élèves commençaient à devenir de très bons Bulgares, chose sévèrement défendue.»

Dans une telle atmosphère, loin de Salonique et entre les murs du Séminaire, la lecture des journaux du royaume de Bulgarie ou l'«Histoire de la civilisation» de François Guizot deviennent le prétexte de l'abandon de cet établissement par un groupe de «comites». Ivan Manolev, Arguire Manassiev, Nicolas Guergov etc. renvoyés l'un après l'autre par la direction du Séminaire, ont réellement pris part dans les «bandes de comitadjis» dans les villages de Macédoine. Les acteurs missionnaires et diplomatiques de la France défendaient leurs intérêts culturels et éducatifs à Salonique et tenaient à la bonne réputation de leurs établissements dans la province et aux yeux des autorités ottomanes.

De tels problèmes surgissent également dans les autres institutions scolaires francophones.

Frères des écoles chrétiennes

En 1888 les lazaristes confient aux Frères des écoles chrétiennes (ou lasalliens, congrégation laïque de droit pontifical) masculine l'école paroissiale du centre-ville, installé dans la maison de l'architecte italien Poggi. Le père Olympe, directeur de cet établissement, écrit dans sa cor-

responsance: “*les mamans nous confient très volontiers leurs enfants*”. Le nombre initial des élèves était 35 et à la fin de la première année scolaire remonte à 85.

Dans la maison du baron Charnaud (2-4, rue Franque) la même congrégation ouvre une école libre avec 244 élèves, dont 120 catholiques. C’est le Collège Saint-Jean-Baptiste-de-La Salle qui, au cours des années n’a pas perdu sa réputation, et actuellement fonctionne toujours à Salonique. Les élèves de l’époque ottomane étaient des catholiques, un bon nombre d’orthodoxes, à côté des Juifs, Arméniens et des musulmans. En 1900 ils sont groupés en trois catégories: boursiers, semi-boursiers et pensionnaires installés dans des locaux nouvellement bâtis et aménagés. L’enseignement collégien se faisait en 8 classes. La plupart des élèves choisissaient à suivre les cours qui leur permettaient d’acquérir une formation pratique correspondant à la modernisation européenne. (Archives en Macédoine: carton 2E1)

Voici les matières enseignées pendant la période 1893-1901 d’après le diplôme de fin d’études de Cyrille Tapkov, mon grand-père: *Instruction religieuse et Philosophie; Langue et Littérature françaises; Langue allemande et italienne; Mathématique et Géométrie descriptive; Physique et Chimie; Histoire et Géographie; Histoire naturelle et Hygiène; Comptabilité et Economie politique; Droit usuel et commercial; Cosmographie; Musique vocale et Dessin.*

Dans ce cas-là l’italien mentionné en italique dans ce diplôme signifie que cette matière était facultative. En fait le diplômé de ce collège n’avait pas choisi sa langue natale, ni l’allemand. D’après les recherches grecques faites à ce sujet, les langues du pays étaient également enseignées, notamment le turc, le grec, le judéo-espagnol, l’arménien, le bulgare, à côté de l’italien, l’allemand et l’anglais. Il paraît que cet enseignement linguistique était facultatif. (Тома̀вџ 1997: 180-188)

Il faut remarquer que la langue nationale et la religion sont absentes dans les diplômes d’études secondaires délivrés par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul à Salonique, voire après la prise de la ville par les Grecs. Une seule explication peut être donnée: les établissements francophones dans l’Empire ottoman (c.à.d. des congrégations catholiques et laïcs) accueillaient des sujets du sultan à part les étrangers résidants dans ce même empire. Ils fonctionnaient selon les accords bilatéraux, c.à.d. les capitulations conclues entre la France et la Turquie, renouvelées à plusieurs reprises et suspendues en 1913. (Jestin 2015: 139-148) Les États balkaniques modernes, créés sur les cendres du grand empire devraient conclure leurs propres conventions avec la France. Les établissements scolaires français dans ces pays continuaient leur activité tout en suivant le système et les méthodes déjà établis pendant la période ottomane, voire après 1905 et la séparation de l’Église et de l’État français. En ce qui concerne les leçons de religion et des langues nationales, l’enseignement de celles-ci a dû être facultatif dans le cours secondaire et pas toujours mentionné dans les

diplômes. J'ouvre une parenthèse pour rappeler que dans les écoles primaires des communautés (chrétiennes, musulmanes, autres), y compris dans celles des Lazaristes et des Filles de la Charité la langue nationale occupait la même place que celle du français. Les diplômes des études secondaires étaient délivrés par des institutions françaises (ministère des affaires étrangères et des congrégations catholiques) pour servir aux diplômés dans n'importe quel coin du monde. Inutile de rappeler qu'à cette époque la «langue des Lumières» était la langue de la communication internationale. En bref, la langue nationale, quoi qu'elle soit facultative, était toujours sous-estimée. Il en est de même pour la période de la Grande-guerre. Des représentants de la nouvelle génération d'entre-les-deux-guerres réclamaient souvent l'enseignement de leur langue nationale. Je me permets à citer deux exemples, grec et bulgare: un ancien élève grec du collège «La Salle» de Salonique partage dans ses mémoires le fait que, déjà adulte, il avait appris que Salonique devint grecque seulement en 1912; cet événement, à côté de ses connaissances de langue nationale (le grec), était verbalement absent ou marginal dans les programmes scolaires de son collège. Un autre souvenir oral d'une Bulgare (née en 1919) nous emporte au collège des filles «Notre-Dame de Sion» à Roussée où à la fin des années 1920 le turc faisait toujours partie de l'enseignement et le bulgare presque négligé, occupait une place secondaire. Ce n'est qu'à partir des années 1930 que la langue et l'histoire bulgare sont introduites dans le cours secondaire des collèges catholiques en Bulgarie. De son côté la Grèce n'avait pas tardé à prendre des mesures: le gouvernement de Metaxás insiste sur le concept de la Troisième civilisation hellénique et le programme des établissements scolaires catholiques change dans cette direction.

En guise de conclusion

Ces quelques volets sur les missionnaires catholiques et leur l'éducation à Salonique dans un milieu ottoman révèlent la présence traditionnelle de la France dans cette région balkanique. L'élément étranger – porteur de la modernité européenne – s'insère dans une société multiethnique pour améliorer la communication entre les différents acteurs. Sujets du sultan, issus du Proche Orient ou représentants des pays occidentaux, ils constituent un grand ensemble humain. Les connaissances acquises dans les écoles francophones, nonobstant la profession religieuse, forment un canevas utile pour une future formation universitaire et promettent une bonne carrière dans une société plurielle. Ce processus va de pair avec la provocation de l'identité nationale qui surgit sous le manteau de l'ambitieuse France républicaine.

FONDS D'ARCHIVES

A. Droulez, *La Mission de Macédoine (1839-1939)*. Galata (Istanbul), 1943 (mss conservé aux Archives de la Mission, Paris)
Archives de la Congrégation de la Mission en Macédoine, carton 2E1

BIBLIOGRAPHIE

- M. Anastasiadou, *Salonique, 1830-1912. Une ville ottomane à l'âge des Réformes*. Leiden-New York-Köln, Brill, 1997.
- Histoire de la Mission lazariste de Macédoine (1839-1939) par Arthur Droulez C. M. Texte publié par les soins de Raïa Zaimova. Istanbul, Les Editions ISIS, 2018. 268 p. (Cahiers du Bosphore XCVIII)
- La France au dehors. Les missions catholiques françaises au XIXe siècle* sous la direction du Père J.-B. Piolet, S. J. avec la collaboration de toutes les Sociétés de Missions. t. 1. Introduction par E. Lamy. Missions d'Orient. Paris, Armand Colin, 1900-1903.
- M. Jestin, Pour une histoire de la diplomatie consulaire. Le consulat de France à Salonique, 1781-1913, *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, 2015/1, N 41, éd. IRICE, p. 139-148.
- Les Missions catholiques*, t. 20, N 970, 1888.
- С. Елдъров, *Католиците в България, (1878-1989). Историческо изследване*. София, 2002. Р. Заимова, Живата история или за паметта на една солунска фамилия. София, ИБЦТ, 2019.
- А. Иширков, Град Солун, географски чертици, *Сб. Солун*, Издание на възпитателите и възпитаниците от солунските български гимназии, 1934.
- З. Маркова, *Българската Екзархия, 1870-1879*. София, БАН, 1989.
- Κώστας Τομανάς, *Δρόμοι και γειτονιές της Θεσσαλονίκης*. 1997.

Раја Заимова

Католичке мисије и образовање у мултикултурном друшћиву – случај Солун

Резиме

Рад прати утицаје различитих католичких мисионарских скупина од краја 17. и током 18. и 19. века на простору Балкана и Медитерана као реакцију против Реформације. Посебан је фокус на истраживању утицаја католичких мисионара пореклом из Француске у домену образовних институтција у Солуну и околини током 19. века, а анализа је рађена на основу архивских извора и историјске грађе.

Оснивање и развијање образовних институција од стране Француза, као носилаца западноевропског просветитељства и напретка у једном мултиетничком, мултикултурном и мултилингвалном окружењу какав је био Османски Солун, представља важно културно, религијско и политичко поглавље у историји не само овог града него и читавог Балкана и Медитерана. Медитеран као раскрсница између цивилизација одувек је привлачио пажњу не само трговаца и владара са Балкана и других моћних империја како са истока тако и са запада, него и важних религијских посленика и мисионара који су настојали да ојачају хришћанске утицаје. Посебно неки Бугари, османски поданици, прихваћају унијатски покрет од 1860. године надаље, да би се тиме удаљили од Патријаршије и окриља православне Русије. Знање стечено у школама које су отварали католички мисионари из Француске обећавало је перспективну каријеру у мултиетничком друштву – какво је „Браћа хришћанских школа“. Мисионарске активности су биле у непосредној вези са развојем политичке ситуације посебно у вези Француско-Османске алијансе, а једну од најважнијих образовних институција утемељило је тзв. братство Лазариста, чији је главни циљ био ширење католичанства. Њихови принципи заснивали су се на уверењу да је једини начин да се оживи вера добро образовање и стална комуникација са младим људима, а прва мушка школа отворена је 1834. године у франкофоном делу овог космополитског града у којем су углавном живели странци, трговци и банкари. Делатност мисионара се поред Солуна проширила и на отварање мушких школа у околним селима на територији Македоније. Поред мушких школа половином 19. века су отворане и женске школе, а једну од најважнијих отворило је сестринство Кћери Милосрђа. Школе католичких мисионара отворане су и у селима, која су углавном била настањена Бугарима. Један од важних елемената образовног система ових мисионарских институција било је одсуство грчког језика у наставном курикулуму. Отуда су бугарске породице због отклона од грчких утицаја често уписивале своју децу пре у франкофоно оријентисане школе, него у грчке.

Врло често су ученици настављали образовање на Лицеју Светог Бенедикта у Константинопољу или на лицејима у Паризу, те су се тако мисионарски утицаји утврђивали и француски језик као језик културе распростирао, што је оставило значајан траг на културолошки развој друштва не само у 19. веку него и у каснијем периоду.

Стечена знања ученика из различитих верских заједница у Солуну пружала су им солидну основу за развој каријере широм Европе. Истовремено франкофоно образовање претварало се у повод за демонстрацију националне идентичности код младих људи.

Кључне речи: Мисије на Балкану, Француска, образовање, Солун

Примљено: 11. 2. 2020.

Прихваћено: 15. 10. 2020.